

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

“ Oh ! que deviendrais-je si mon père n'est pas bon pour moi, dit-elle, j'ai si souvent songé au moment où il reviendrait auprès de moi. J'ai compté les jours, et s'il n'est pas bon pour moi, s'il ne m'aime pas...”

Elle se couvrit la figure avec ses petites mains blanches et détourna la tête.

“ Laure, s'écria Arthur Lovel se servant pour la première fois de son nom de baptême, comment peut-on ne pas vous aimer ? Comment...”

Il s'arrêta à demi honteux de son enthousiasme passionné. Dans ces quelques paroles il avait révélé le secret de son cœur, mais Laure Dunbar était trop innocente pour comprendre la signification des quelques mots qui lui avaient échappé.

Mistress Madden la comprit parfaitement et elle adressa au jeune homme un sourire approbateur.

Arthur Lovel était le favori de la nourrice de Laure Dunbar. Elle savait qu'il adorait sa jeune maîtresse et elle le regardait comme le modèle de tout ce qui est noble et chevaleresque.

Elle se mit à remuer le service à thé en argent et puis elle quitta la chambre laissant Laure et le jeune avoué en tête-à-tête.

Miss Laure Dunbar avait repris sa place auprès de la fenêtre. Son coude était appuyé sur le bras rembourré du fauteuil et sa main supportait sa tête. Ses yeux étaient fixés droit devant elle et leur regard avait une expression pensive qui ne lui était pas familière, car sa nature était aussi gaie que celle d'un oiseau qui fait retentir l'air de ses chants.

Arthur Lovel se rapprocha de la pensive jeune fille.

“ Laure, dit-il, pourquoi êtes-vous silencieuse ? Je ne vous ai jamais vue si sérieuse, excepté à l'époque de la mort de votre grand-père.

— Je songe à mon père, répondit-elle d'une voix tremblante qu'entretenaient ses larmes, je songe que peut-être il ne m'aimera pas.

— Ne vous aimera pas, Laure, qui peut s'en empêcher ? Oh ! si j'osais, si je pouvais me hasarder, il faut que je parle, Laure Dunbar, ma vie entière dépend du résultat, et je parlerai. Je ne suis pas pauvre, Laure, mais vous êtes tellement séparée du reste du monde par la fortune de votre père que j'ai eu peur de parler. J'ai eu peur de vous dire ce que vous auriez découvert vous-même si vous n'étiez aussi innocente que vos colombes de Mandesley.

La jeune fille le regarda avec des yeux étonnés encore humides des larmes qu'elle n'avait pas versées.

“ Je vous aime, Laure, je vous aime. Le monde dirait que je ne ne suis pas en ce moment votre égal comme position, mais je suis homme et j'ai l'ambition ainsi que l'énergique volonté d'un homme fort. Tout est possible à celui qui a juré de vaincre, et pour vous, Laure, pour votre amour, je surmonterais des obstacles invincibles pour tout autre. Je vais dans l'Inde,

Laure, je vais y faire mon chemin vers la gloire et la fortune, car la gloire et la fortune sont des esclaves qui répondent à l'appel de l'homme brave et qui ne commandent qu'autant que ceux qui les appellent sont des cœurs faibles. Rappelez-vous, ma bien-aimée, que cette fortune qui se dresse maintenant entre vous et moi, peut ne pas être toujours à vous ; votre père n'est pas vieux, il peut se remarier et avoir un fils qui héritera de ses biens. Plût à Dieu, Laure, qu'il en fût ainsi ! Mais, quoi qu'il en soit, je ne désespère de rien si je puis espérer votre amour. Oh ! Laure, un seul mot qui me permette d'espérer. Souvenez-vous combien nous avons été heureux ensemble ; tout enfant nous avons joué avec les fleurs et les papillons dans les jardins de Mandesley, plus tard nous avons erré en nous



Il avait été épouvanté en apercevant la figure du mort.—Page 45 col. 3

donnant la main sur les bords de l'Avon, et quand vous avez été femme et moi homme, nous nous sommes tenus tristes et silencieux au lit de mort de votre grand-père.

Le passé est un lien entre nous, Laure. Jetez un regard de retour sur ces jours heureux et prononcez un mot, ma bien-aimée, un seul mot pour me dire que vous m'aimez.”

La jeune fille le regarda avec un doux sourire et mit sa douce main blanche dans la sienne.

“ Je vous aime, Arthur, dit-elle, aussi tendrement que j'eusse aimé mon frère si j'en avais eu un à aimer.”

Le jeune homme courba la tête en silence. Quand il la releva, Laure Dunbar s'aperçut qu'il était très-pâle.

“ Vous ne m'aimez que comme un frère, Laure.

— Comment voulez-vous que je vous aime ? ” dit-elle innocemment.

Arthur Lovel la regarda avec un triste sourire, un sourire tendre qui était d'une beauté exquise, car c'était celui d'un homme qui se prépare à renoncer à son bonheur à cause de celle qu'il aime.

“ Assez, Laure, dit-il tranquillement. J'ai entendu ma sentence. Vous ne m'aimez pas, chère, vous ne connaissez pas encore la grande fièvre de la vie.”

Elle joignit les mains et le regarda d'un air suppléant.

“ Vous n'êtes pas fâché contre moi, Arthur ? dit-elle.

— Fâché contre vous, chère bien aimée !

— Et vous m'aimez toujours ?

— Oui, Laure, avec tout le dévouement d'un frère. Et si jamais vous avez besoin de mes services, vous verrez ce que c'est que d'avoir un ami fidèle pour qui la vie est peu de chose à côté de votre bonheur.”

Il n'en dit pas plus long, car un bruit de roues se fit entendre au-dessous de la fenêtre, et deux coups de marteau retentirent à la porte du vestibule.

Laure tressaillit, et sa figure animée devint pâle.

“ Mon père est arrivé ! ” s'écria-t-elle.

Mais ce n'était pas son père, c'était M. Balderby qui venait en droite ligne de Saint-Botolph-Lane, où il avait reçu la dépêche télégraphique d'Henri Dunbar.

Les couleurs s'effacèrent complètement de la figure de Laure en reconnaissant le plus jeune associé de la maison de banque.

“ Quelque chose est arrivé à mon père, cria-t-elle.

— Non, non, miss Dunbar, dit M. Balderby s'empresant de la rassurer. Votre père est arrivé sain et sauf en Angleterre et se porte bien, autant que je puis le croire. Il est à Winchester, et il a télégraphié pour me dire d'aller le rejoindre immédiatement.

— Il est arrivé quelque chose ?

— Oui, mais pas à M. Dunbar lui-même, si j'en juge par la dépêche télégraphique qui me recommande de venir ici vous prévenir de ne pas attendre votre père avant quelques jours, et puis de partir pour Winchester avec un homme de loi.

— Un homme de loi ! s'écria Laure.

— Oui je me rends à Lincoln's-Inn tout de suite, chez MM. Walford et Walford, nos hommes d'affaires.

— Emmenez M. Lovel avec vous, dit miss Dunbar, il a toujours servi de conseil à mon pauvre grand-papa. Emmenez-le avec vous.

— Oui, M. Balderby, ajouta le jeune homme, je vous prie de me laisser vous accompagner. Je serai heureux d'être utile à M. Dunbar.”

M. Balderby hésita quelques instants.

“ Ma foi, je ne vois pas pourquoi vous ne viendriez pas si vous le désirez, dit-il ensuite. M. Dunbar dit

qu'il lui faut un homme de loi sans nommer personne. Nous économisons du temps puisqu'il vous plaît de venir, car nous pourrions prendre l'express de onze heures.”

Il regarda sa montre.

“ Il n'y a pas une minute à perdre. Bonjour, miss Dunbar, nous aurons soin de votre père et nous vous le ramènerons en triomphe. Venez, Lovel.”

Arthur Lovel serra la main de Laure, murmura quelques mots à son oreille et disparut avec M. Balderby.

Elle avait sonné le glas de mort de ses plus chères espérances ; il avait lu sa sentence sur l'innocente figure de la jeune fille, mais il l'aimait toujours.

Il y avait quelque chose dans sa candeur virginale, dans sa brillante et jeune beauté qui faisait vibrer en lui les cordes les plus nobles de son cœur. Il l'aimait avec un dévouement chevaleresque, qui est, après tout, aussi naturel chez un jeune Anglais des temps modernes qu'on croit à tort dégénérés, que l'était l'amour du roi Arthur, ce chevalier incomparable pour sa belle reine.